

EPITRE

A MON AMI, A. GINGRAS, VICAIRE A ***

(Réponse à l'envoi d'un recueil inédit de ses poésies.) (Impromptu)

Je viens de recevoir le plus gentil volume, Premier né de ta muse, ouvrage de ta plume; Les fleurs de ton esprit, les parfums de ton cœur...

J'aurai bien soin de tes enfants. Oh! dors tranquille. Quant à les corriger, la corvée est facile, Car tu les as dressés, j'en suis sûr, de façon...

En grave tribunal ma muse est érigée. Tu me fais parvenir un enfant corrigé. Et d'avance certain d'un loyal jugement.

Pardon d'avoir autant retardé de t'écrire. Deux lettres sans réponse! ô dieux, qui pourra dire Combien je fus coupable envers une amitié...

J'aurais bien répondu plus tôt à tes épîtres. Mais j'avais à remplir le plus gros des registres. Un vrai monstre en son genre, un vrai léviathan...

Aujourd'hui, cher ami, pour l'égayer un peu, Je l'envoie un instant partager ton ciel bleu. Elle me reviendra bientôt heureuse et gaie.

Je l'attendais de toi cette parole amie Qui berce ma douleur et la cendre endormie De mon père chéri. Je l'attendais de toi!

N'as-tu pas demandé ma couleur politique? J'erre à l'abri des vents sur cette mer antique Où les seules couleurs qu'on voit à l'horizon...

Comme je suis bavard et comme je t'ennuie! Une épître vaut bien un ciel rayé de pluie. Mais voici que le temps arrive à ton secours!

Arthabaskaville, 6 décembre 1875.

LE BRANDON DE DISCORDE OU LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE X LE LIS SE FERME

Sur un sofa, dans la chambre de Julie du Châtelet, la jeune Huronne, Isanta, était étendue mourante. Près d'elle était assise sa sœur blanche, pâle et abattue, les yeux gonflés de larmes.

Le jour tombait; les ombres s'allongeaient de plus en plus vers l'est, timides avant-coureurs du crépuscule. Julie du Châtelet était assise, fixant depuis quelques minutes un dernier rayon de soleil qui avait pénétré dans la chambre par une fente de la jalouse, et se jouait au-dessus du lit de la mourante.

Le bruit tira la Huronne du sommeil fiévreux qui s'emparait d'elle pendant des intervalles bien courts, et n'était plus le sommeil réparateur d'autrefois! "Julie, murmura-t-elle à voix basse et d'un ton inquiet, dites-moi, est-il jour?"

—Jusqu'au matin, ma sœur, jusqu'au matin? Non, non, allez vous reposer maintenant: quand le jour paraîtra, je serai avec les miens, avec ceux qui m'aiment.

—Et moi, est-ce que je ne t'aime pas, chère Isanta? —Vous êtes la seule de votre race; j'ai cru qu'un autre m'aimait aussi, mais c'était un songe.

—Silence! Isanta, dit Julie doucement; car elle savait la douleur que ces souvenirs apportaient au cœur de la jeune Huronne. Essaie de dormir, Isanta, et quand tu te réveilleras, je te chanterai la chanson que tu aimes tant: "La fille du Roi."

—La chambre devient sombre, ma Julie. Laissez pénétrer un peu de lumière. Je regarderai encore le ciel du côté de l'Orient et je sentirai sur mon visage la brise du lac."

Julie ouvrit la fenêtre et la jeune Huronne se soulevait lentement et péniblement, avec l'aide de Julie, jeta un long regard vers l'ouest, et d'une voix éteinte: "Julie, ma sœur, il faut que je chante."

Julie la regarda avec un étonnement mêlé de crainte et répondit: "Ma chère Isanta, tu es trop faible pour chanter; remet ta tête sur l'oreiller."

—Non, non, ma sœur, pas encore. Ma mère, pour m'endormir, me chantait une chanson que je n'ai pu me rappeler jusqu'à présent. Quand j'étais bien, j'ai essayé plusieurs fois à me la rappeler pour vous la chanter, mais je n'ai jamais pu y réussir. Est-ce assez singulier qu'elle me revienne toute à la mémoire au moment où je vais mourir?"

—C'est étrange, chère Isanta, mais ne chante pas maintenant—après que tu auras dormi.

—Ma chère Julie, quelque chose me dit de chanter. Ecoute, c'est la chanson de ma mère. Mais, dites-moi, le vent ne souffle-t-il pas de l'ouest?"

—Oui, chère Isanta, et ce vent est froid. —Je ne le trouve pas froid; ce sera mon compagnon ce soir. Ecoutez!"

D'une voix faible et douce, le regard animé de reflets étranges, la jeune fille chanta sur un air mollement cadencé, et dans le langage de sa tribu, les paroles dont voici le sens: "Les feuilles étaient vertes quand le vent du sud est venu;—il est venu encore, mais les feuilles étaient rouges;—l'automne leur avait donné son baiser enflammé;—elles étaient desséchées, elles étaient mortes."

Alors je dis: "O vent du sud, je t'aime bien;" —"Trop tard, il est trop tard!" me répondit-il.—"Car je ne resterai pas plus longtemps dans les bois—je me dirige vers l'ouest.—Mais si tu veux venir avec moi, dit-il, je te prêterai mes ailes—et nous irons tous les deux vers le pays où se couche le soleil—le pays où il n'y a point d'ombres si ce n'est quand les rayons de la pleine lune sont endormis."

En terminant cette dernière strophe, la jeune fille tomba dans les bras de Julie et essaya de dire un dernier mot; mais ses lèvres blanchies ne purent répondre au mouvement de son cœur. La mort avait soufflé sur elle, le silence de la tombe l'entourait déjà.

Ainsi, à la tombée du jour, le "Lis de la forêt" s'était fermé sous la main des ombres et s'était endormi pour toujours!

CHAPITRE XI LA SITUATION

Dès que le marquis de Denonville fut parti, les Iroquois, sortant de leurs cachettes dans les forêts, mirent tout à feu et à sang sur la frontière et portèrent la désolation dans toute la colonie. Les tribus des pays des lacs commencèrent à ralentir leur zèle pour les Français. Les Hurons de Michilimakinac, à l'instigation de leur chef Kandiarak, ouvrirent des négociations secrètes avec les Iroquois et saisirent toutes les occasions de manifester leur indifférence pour les Français.

Harassé par les attaques incessantes des Iroquois et ne pouvant, avec les faibles ressources à sa disposition, protéger un domaine aussi étendu que celui de la Nouvelle-France, le marquis de Denonville s'estima heureux quand les cinq nations vinrent lui proposer une trêve. La confédération iroquoise envoya en Canada une députation qui fut escortée, une partie du chemin, par non moins de douze cents guerriers. Les envoyés des cinq nations informèrent le marquis de Denonville qu'ils savaient parfaitement que la province était presque sans défense et que, quand ils voudraient, il leur serait facile de brûler les maisons des habitants, piller les magasins, détruire les récoltes et raser les forts. En même temps, néanmoins, les envoyés déclaraient que leurs compatriotes étaient des ennemis généreux et ne profiteraient point des avantages qui leur étaient offerts.

Le marquis de Denonville répondit que le colonel Dongan, gouverneur anglais de New-York, réclamait les Iroquois comme sujets britanniques; et que la France et l'Angleterre étant en paix, les cinq nations ne pouvaient déclarer les hostilités.

Les envoyés répondirent que leur confédération formait un pouvoir indépendant; qu'elle avait toujours repoussé la suprématie française comme la suprématie anglaise; que les Iroquois agiraient envers les deux peuples comme il leur plairait, comme neutres, amis ou ennemis. Les envoyés terminèrent par cette déclaration emphatique: "Nous n'avons jamais été vaincus ni par les Français, ni par les Anglais. Notre territoire nous a été donné par Dieu et nous ne reconnaissons pas d'autre maître."

Finalement le marquis réussit à conclure une trêve favorable aux Français et à leurs alliés indigènes; c'était un pas vers un traité de paix durable, et les envoyés iroquois retourneraient chez eux pour tâcher d'accomplir cet objet.

Mais l'espoir de conclure un traité de paix entre les Français et les Iroquois fut complètement déçu. Kandiarak, le Rat, fit son apparition sur la scène et ses machinations déjouèrent tous les projets de conciliation, et devait bientôt plonger toute la colonie dans une sanglante catastrophe.

Le Rat, après son évasion de Catarqui et de retour à Michilimakinac, chef-lieu de sa tribu, commença à organiser ses menées contre le marquis de Denonville et la colonie en général. Le chef en voulait surtout au gouverneur, à qui il attribuait toutes ses mésaventures. Notre vieil ami Tambour, qui était devenu le confident intime du Rat, mit toute son habileté et tous ses arguments en jeu pour tâcher de persuader au Rat que tous ses malheurs venaient principalement de son refus de déclarer son rang et sa nationalité au marquis de Denonville. Mais le Rat ne voulut point entendre raison. Il prétendit que le gouverneur était indigne de sa position s'il ne savait pas distinguer un Huron d'un Iroquois; il maintint que le marquis s'était rendu coupable non-seulement d'une grave injustice, mais d'une insulte impardonnable envers toute la nation huronne, en refusant de croire l'assertion solennelle de leur chef qui contredisait le faux témoignage du chef des Abénaquis. La honte d'avoir été fait prisonnier et d'avoir été soumis à une terrible épreuve devait être attribuée à la partialité du gouverneur pour le Serpent et à quelque haine secrète qu'il nourrissait contre le Rat. Cette haine, prétendait le Rat, avait dû être inspirée au marquis par le chef des Abénaquis. De plus, le chef huron était persuadé que le gouverneur avait toujours su qui il était, et que sa feinte ignorance à cet égard n'avait pour but que de satisfaire la haine du Serpent et de s'assurer les services des Abénaquis dans la guerre contre les Iroquois. Tout un concours de circonstances ne faisait qu'accroître le ressentiment du chef huron; d'abord, il n'avait pu réussir à prendre ou à tuer le chef des Abénaquis; en second lieu, il ressentait profondément l'humiliation d'avoir été livré à son ennemi mortel; et enfin, il était fâché du départ d'Isanta avec de Belmont, parce qu'il voulait retenir ce dernier comme otage afin de demander au gouverneur une forte rançon.

Mais si vive que fût la haine du Rat pour le marquis de Denonville, il était bien trop prudent pour déclarer ouvertement la guerre. Aucun chef sauvage de cette période ne comprenait mieux que lui les avantages que la civilisation donnait aux Européens dans une guerre. Il savait que les hommes rouges connaissaient mieux le pays, pouvaient se déplacer plus rapidement, et étaient supérieurs dans une attaque imprévue; mais il connaissait également les points faibles des indigènes; il savait que les colons étaient plus fermes dans la défaite, avaient des plans mieux arrêtés et que leur discipline était meilleure. Il résolut donc de se venger par la ruse et de n'employer la force qu'après avoir échoué par ce premier moyen, laissant le résultat au chapitre des accidents.

D'abord, il dépêcha vers les Iroquois des envoyés secrets pour les engager à former une alliance avec la nation huronne; il informait en même temps les Iroquois qu'il resterait, en apparence, l'ami des Français, mais que du moment où ces derniers seraient en guerre avec les Iroquois, il passerait du côté des cinq nations, et, par cette combinaison, toute la colonie européenne du Canada serait bientôt anéantie.

Le Rat était occupé à préparer ce second mouvement, c'est-à-dire une visite au marquis afin de l'induire à déclarer la guerre aux Iroquois pour l'abandonner ensuite, lorsqu'un message du marquis arriva à Michilimakinac et invita le chef à lui faire une visite amicale au Fort Catarqui. Le chef accepta de suite cette invitation, qui secondait trop bien ses sinistres projets. Il quitta le canton huron le lendemain de l'arrivée du message et, escorté de cinq cents guerriers, il partit pour le Fort Catarqui.

(A continuer)

—Des plongeurs sont actuellement occupés à chercher le trésor perdu à bord du Mexico qui a fait naufrage en 1836 près de Rockaway Beach, sur la côte sud de Long Island. Les travaux se font sous la direction de la Coast Wrecking Company. Deux ancres ont déjà été repêchées. La compagnie espère trouver le trésor qui est estimé à environ \$500,000 en espèces.

(1) Allusion à sa lettre. (2) Vieux notaire de la vieille école.